

**SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE  
DES FACULTÉS.**

UNIVERSITÉ IMPÉRIALE.

ACADÉMIE DE NANCY.

INSTALLATION  
**DES FACULTÉS**

DES

SCIENCES ET DES LETTRES

ET DE

L'ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

DE NANCY

LE 7 DÉCEMBRE 1854.



NANCY,

GRIMBLLOT ET VEUVE RAYBOIS, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

DE L'ACADÉMIE DE NANCY, RUE SAINT-DIZIER, 125.

1855.



# DISCOURS

PRONONCÉ PAR

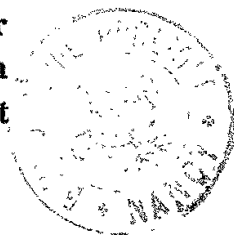
M. CH. BENOIT, DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES.

---

MONSIEUR LE RECTEUR,  
MONSEIGNEUR,  
MESSIEURS,

Aujourd'hui que l'inauguration de nos Facultés réunit autour de nous, en cette enceinte, l'élite de la cité, ma première pensée, et la vôtre, Messieurs, est une pensée de reconnaissance envers le Gouvernement de l'Empereur, qui est entré avec une bienveillance si généreuse dans nos désirs et nos espérances, et qui a voulu que Nancy retrouvât enfin son Université. Grâce aussi soient rendues en ce jour aux hommes dévoués, qui par leurs nobles démarches ont provoqué ce bienfait, et à vous, Magistrats de la ville, que l'Etat a trouvés si zélés à seconder ses desseins, si généreux à doter notre institution de tout ce qui peut en assurer le succès.

La faveur qui entoure cet établissement dès son début ne m'étonne pas, Messieurs. Nancy se souvient de ce qu'elle était autrefois, et de ce qu'elle se doit à elle-même. Déchue de son rang de capitale souveraine depuis son annexion à la France, elle a songé enfin à reprendre, à défaut de sa couronne à jamais perdue, quelques-unes du moins de ces nobles institutions, fondées par ses princes, dont elle se glorifiait autrefois, et dont la révolution l'avait dépouillée. Elle se rappelle de quel éclat a brillé surtout



pendant deux siècles l'Université fondée à Pont-à-Mousson par le Duc Charles III, et transportée dans nos murs en 1768. Si en 1808, lorsqu'un Gouvernement réparateur restaurait l'enseignement et dotait de Facultés les principales villes de France, Nancy ne fut pas d'abord comprise dans le partage, aujourd'hui du moins elle n'a pas failli à ses droits, et dans la répartition nouvelle qui allait être faite de ces grandes institutions académiques, des voix citoyennes se sont élevées pour revendiquer les titres de la cité. Votre cause était bonne, Messieurs, et le Gouvernement de l'Empereur trop éclairé et trop équitable, pour n'en pas reconnaître la justice. Un ministre toujours ardent à seconder l'essor des esprits, partout où il se manifeste, a cru dans l'avenir de Nancy : il a choisi notre ville, pour en faire un de ses nouveaux foyers d'enseignement qu'il voulait élever au cœur de la province. J'aime à penser, que dans sa confiance il ne s'est pas trompé. Non, ce n'est pas en vain qu'une ville a longtemps été une capitale, et le centre d'une vie nationale et énergique. Alors même qu'elle a perdu sa vie politique, elle garde pourtant toujours quelque chose de son royal esprit d'autrefois. Ne dirait-on pas, que jusque dans ses efforts pour se créer dans le commerce et l'industrie, cette royauté des temps modernes, une autre destinée, une fortune nouvelle, elle retient encore ses traditions d'élégance et de goût, elle demeure plus libérale : son industrie touche aux arts ; elle se livre aux affaires, sans s'y absorber : elle continue à aimer les choses de l'esprit ; et quand la fortune vient la doter de quelque institution généreuse, elle s'en empare naturellement, elle y entre comme chez elle ; elle se retrouve.

Je n'en veux pour témoin, Messieurs, que l'empressement, avec lequel ont toujours été accueillies dans cette ville toutes les fondations propres à répandre les lumières et à rendre les hommes meilleurs. Edification de l'intelligence ou du cœur, science ou charité à mettre en commun, quelle grande idée vous a trouvés indifférents ? quel bien à faire n'a pas excité votre sympathie ? Que de fois, en vous voyant réunis en si grand nombre, partout où l'on vous entretenait des intérêts de l'intelligence, me suis-je senti ému et fier d'appartenir à une ville où toute parole généreuse trouvait tant d'échos ? Dès-lors, je souhaitais au fond du

cœur, que Nancy devint un jour, dans nos provinces de l'Est, un de ces centres d'enseignement universitaire, où, mieux qu'ailleurs, ce semble, la jeunesse appelée aux fonctions libérales devait trouver, pour s'y préparer, le recueillement si nécessaire aux fortes études, et aujourd'hui si rare.

Voilà ces vœux maintenant en partie accomplis. Nancy est dotée à la fois de deux Facultés. Je sais, Messieurs, que vos désirs vont encore au-delà. Vous aimez à espérer que dans l'avenir une autre Ecole encore viendra prêter son appui à notre Faculté des Lettres. Mais aujourd'hui, ne songeons qu'à mériter par le concours de nos efforts, que le Ministre complète son bienfait; et sachons apprécier déjà les avantages de l'institution actuelle. Tout à l'heure, mon honorable collègue vous a laissé entrevoir quelle impulsion nouvelle la Faculté des Sciences était appelée à donner aux études scientifiques en ce pays. Quel doit être à son tour le rôle de la Faculté des Lettres ? quelle influence est-elle appelée à exercer sur les études littéraires ? Il est sans doute plus d'une personne parmi vous qui attend à ce sujet quelques explications.

Les Facultés, ainsi qu'on vous le disait tout à l'heure, sont instituées dans un double but. En même temps qu'elles sont un foyer d'enseignement librement accessible à tous, elles ont mission de dispenser de la part de l'Etat les grades universitaires, et d'ouvrir ainsi l'entrée des carrières libérales. Dès lundi prochain, commencera ici une session d'examen pour le baccalauréat ès lettres. Vos fils, Messieurs, ne seront plus obligés d'aller au loin se présenter à ces épreuves nécessaires. Mais ici même, sous vos yeux, ils trouveront à la fois, et toutes les ressources, pour aider à leur travail, et le titre qui en doit être le prix. Ils apprendront à connaître de plus près ces examens, qui couronnent leurs études du lycée, ou leur ouvrent la carrière de l'enseignement ; ils sentiront mieux, que désormais nulle préparation artificielle et hâtée ne saurait suppléer à des études régulières et sérieuses, et qu'il n'y a qu'un gage assuré du succès, le travail. L'Etat, en reconnaissant le droit sacré des familles dans l'éducation, en laissant toute liberté aux méthodes, et en ouvrant l'enseignement à la concurrence, n'a pas oublié pour cela, qu'il est responsable devant le pays du

progrès ou de la décadence des lettres, qui sont une des plus glorieuses parts de notre héritage national ; et c'est nous, qu'il a chargés d'y veiller, en environnant nos examens de garanties sérieuses, et en maintenant par là le niveau des études à une hauteur digne de la France. Mais en même temps que notre Faculté sera pour vous, jeunes gens, comme une magistrature chargée de vous dispenser les grades avec une prudence impartiale, vous trouverez aussi en nous des maîtres dévoués, pour vous guider de nos conseils, encourager vos efforts d'une voix amie, les récompenser avec bonheur ; et dans nos cours, des ressources nouvelles, pour vous préparer aux épreuves.

Car une Faculté des Lettres est en même temps destinée à compléter l'éducation littéraire commencée dans les lycées. Pour cela, elle ouvre libéralement ses cours, non pas seulement aux hommes qui se destinent particulièrement à l'enseignement, et prennent des inscriptions pour la Licence et le Doctorat, mais encore, et sans distinction, à la jeunesse d'élite, qui pense, qu'à quelque profession que la fortune l'appelle, il est bon d'y apporter un esprit cultivé et mûri par l'étude. J'espère que la jeunesse de cette ville saura profiter de cet avantage. L'étude des lettres, en effet, pour être plus désintéressée que les autres études dans son objet, n'en est pas moins utile ; si elle ne conduit pas directement comme les autres à telle ou telle carrière spéciale, elle prépare à toutes, ou plutôt, elle prépare à la vie ; et ainsi que l'a dit l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup>, « tandis que les autres connaissances n'intéressent qu'un côté de l'esprit humain, les lettres sont l'esprit humain lui-même ».

Cependant toutes ces vérités, qui autrefois auraient passé pour des lieux communs, ont presque l'air aujourd'hui de paradoxes, tant est grand le changement, qui, depuis quelques années, s'est opéré à cet égard dans notre pays. Ne nous le dissimulons pas, Messieurs, le culte des lettres, qui avait fait si longtemps notre gloire, s'est affaibli parmi nous ; et un autre esprit n'a que trop souvent prévalu, esprit positif, qui ne mesure les choses qu'aux avantages matériels qu'on en peut immédiatement recueillir. Cet esprit du temps a pénétré jusque dans l'asile de nos écoles ; il saisit notre jeunesse au début même de la vie, pour étouffer dans

leur germe ces nobles sentiments, ces amours de l'idéal, ces enthousiasmes de l'art et de la vertu, ces saintes chimères, si l'on veut, qui siéent si bien à cet âge. Si l'on trouve encore quelque part la passion désintéressée des lettres si commune en France autrefois, ce n'est plus guères parmi nos jeunes générations. Nos collégiens même se hâtent trop d'être à cet égard des hommes de leur temps, et de calculer avec une maturité précoce ce que leur rapportera chacun de leurs efforts ; ils sont trop impatients, pour se résigner à ces études des lettres, dont ils ne peuvent sentir encore la lointaine efficacité. Ils sont pressés d'entrer dans la vie, et prennent pour arriver plus vite le chemin de traverse ; ils effleurent les études ; ils retiennent de chacune le moins possible, tout juste ce qu'il en faut, pour l'escompter au plus tôt en diplôme ; et ils se lancent dans la carrière avec ce mince bagage. Heureux encore, lorsque plus tard ils s'aperçoivent de cette insuffisance de leur instruction, et qu'ils ont le loisir et le courage d'y revenir.

Une autre circonstance a contribué encore à diminuer parmi nous le goût des lettres, en entraînant ailleurs la curiosité des hommes ; c'est le génie des sciences modernes, ce sont les merveilleuses conquêtes de l'industrie sur la nature. L'épopée de notre siècle est l'histoire de la machine à vapeur, et la poésie est aujourd'hui dans nos chemins de fer plus vites que la tempête, dans l'électricité plus vite que la pensée. Loin de moi, Messieurs, de médire de ces merveilles de la science moderne. Comment pourrais-je en avoir la pensée, devant une telle assemblée, et devant l'homme éminent, qui nous préside et donne ici tant d'éclat à l'enseignement des sciences ? Bien loin d'en médire, je remercie Dieu, au contraire, de m'avoir fait assister à ces grands spectacles que l'industrie de notre temps a offerts à nos regards ; mais c'est surtout, parce que j'attends de ces conquêtes de la science sur le monde matériel, qu'en facilitant le travail de l'homme, et en ajoutant à son bien-être, elles serviront en même temps à l'affranchissement de son âme jusqu'alors courbée vers la terre avec son corps par les servitudes d'un labeur sans repos. Qu'avec la richesse, l'homme devienne donc plus libre, mais pour devenir en même temps plus éclairé et meilleur. Que le loisir profite au développement de son âme ; et que le fils affranchi de la terre apprenne à regarder



davantage le ciel. *Sursum corda*. L'homme ne vit pas seulement de pain. Si les inventions de l'industrie ne servaient qu'à accroître en nous la soif des jouissances, et si le progrès moral d'un peuple ne répondait pas à ses progrès matériels, prenons garde que ce goût du bien-être ne nous devienne fatal. Il y a un équilibre difficile à maintenir entre les choses du corps et les intérêts de la pensée. Notre époque a entrevu quel chaos peut se faire en certains esprits, quand la conscience morale venant à s'obscurcir, l'homme, enivré de sa victoire sur la nature, a osé presque se proclamer Dieu dans son orgueil, se livrer aux plus honteuses chimères, et sanctifier tous ses appétits. Rêves insensés ! dont le bon sens public a fait vite justice ; mais qui n'étaient après tout que l'exagération même des tendances matérialistes, auxquelles, tous, nous avons plus ou moins cédé.

Aussi, Messieurs, est-ce avec une juste sollicitude, que le Gouvernement de l'Empereur, tout en élevant et en réglant l'enseignement des sciences, s'est si vivement préoccupé de ranimer et de fortifier les études littéraires parmi nous. Noble et salutaire pensée. Car, après la Religion, cette maîtresse souveraine de toutes les vertus, est-il rien de plus propre encore que le goût des lettres, pour entretenir en nous la vie morale ? Philosophie, histoire, littérature conspirent à l'envi, pour nous dérober aux mesquines et égoïstes préoccupations de la vie journalière, élever nos âmes vers la contemplation de vérités éternelles, et nous faire vivre dans un commerce assidu avec les grands cœurs et les plus belles intelligences dont l'humanité s'honore. Car, qu'est-ce donc, après tout, que ces penseurs, ces écrivains, ces poètes, dont nous venons vous entretenir, sinon les fils prédestinés du génie, lesquels, après s'être élevés plus ou moins vers les régions divines de l'idéal, nous en ont laissé dans leurs œuvres une splendide image ? Dans leur fréquentation, l'esprit s'éclaire, le cœur s'épure, l'âme s'aguerrit et se fortifie. Non, ce n'est pas impunément qu'on vit avec ces grands hommes du passé ; ils nous associent à leurs pensées, ils font battre nos cœurs aux sentiments dont ils furent émus ; leur âme devient la nôtre : leur souffle généreux a passé dans notre sein : nous vivons de leur vie, nous voudrions mourir leur mort ; et quand nous les quittons pour redevenir nous-mêmes,

nous nous sentons longtemps encore agrandis par leur contact, plus forts, plus dévoués, plus amoureux de vérité et de vertu. L'écho, que leur noble parole a éveillé en notre âme, continue encore à vibrer. Laissons les aveugles traiter d'illusions ces ravissements de l'art, qu'ils n'ont jamais connus. Mais nous, Messieurs, qui avons éprouvé plus d'une fois les vives et douces jouissances de ce commerce avec les grands esprits d'autrefois, reserrons en de plus en plus les liens. Aimons à venir auprès d'eux oublier par intervalles les médiocrités de la vie, à nous reposer dans ce monde plus beau de la pensée, que nous poursuivons de nos rêves, à nous retremper enfin, et à nous désaltérer à ces sources vives de la poésie, qui semblent descendre du ciel. Puisse notre Faculté devenir à vos yeux comme un asile sacré des lettres, où vous prendrez plaisir à goûter dans le recueillement ces divines émotions de l'art. Certes, les grandes œuvres de l'esprit humain, dont nous venons vous entretenir, peuvent trouver ailleurs de plus brillants interprètes, mais nulle part de plus passionnés admirateurs de tout ce qui est grand, beau et bon.

Notre Faculté comptera cinq chaires. M. le Ministre, dans sa bienveillance particulière pour notre ville, a voulu que dès le début l'enseignement littéraire y fût complet; et aux chaires de Philosophie, d'Histoire, de Littérature ancienne et de Littérature française, il a daigné adjoindre une chaire pour l'enseignement de la Littérature étrangère.

Quelques mots d'explication, Messieurs, sur chacun de ces cours.

Si la sagesse de l'Etat a cru devoir borner dans nos Lycées l'enseignement de la *Philosophie*, qui, pour de trop jeunes esprits, n'y avait pas été toujours sans péril, c'était pour rendre à cette science sa place véritable dans l'enseignement supérieur. Ici viendront librement tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'âme et aux grands problèmes de la nature de l'homme et de sa destinée. Avec quel charme et quelle autorité de parole M. Lévêque savait traiter ces hautes questions, c'est ce que déjà vous avait appris la renommée qui l'avait précédé en cette ville. Mais, avant que ce maître, dont notre Faculté naissante était justement fière, ait pu faire entendre parmi nous son éloquente voix, la

Sorbonne, qui nous l'enviait, nous l'a ravi. Nous ne doutons pas, du moins, qu'en son absence, M. le Ministre ne lui donne un suppléant digne de lui, et qui sache par sa sagesse, non moins que par son talent, conquérir à cette chaire, ainsi que l'aurait fait M. Lévêque, l'influence salutaire qui lui appartient. Car, si la Philosophie excite de justes ombrages, quand, trop vaine de ses forces, elle prétend résoudre les questions suprêmes qui dépassent la raison, et où la voix d'un Dieu pouvait seule nous révéler ce qu'il fallait croire, elle mérite au contraire d'obtenir toute autorité auprès des hommes et de seconder les enseignements même de la Religion, lorsque, se tenant dans son légitime domaine, elle éclaire des lumières naturelles de la raison tant de questions si intéressantes déjà dans le problème de notre destinée, et nous apprend à relever nos yeux vers les éternelles vérités. — La raison et la foi, ainsi que le disait récemment à l'Académie française une voix bien plus autorisée que la mienne, la raison et la foi descendent également du Ciel; elles sont l'une et l'autre filles de Dieu, sœurs, et ne sauraient se contredire. A chacune sa sphère légitime : ou plutôt, qu'elles se prêtent l'une à l'autre un mutuel appui. La Religion, en effet, pourrait-elle perdre de son autorité, parce qu'elle se sera trouvée d'accord avec une saine philosophie ? N'est-ce pas, au contraire, pour nous, une force de plus, que de sentir la conformité de la doctrine chrétienne avec la nature humaine ? En marquant donc à la Philosophie ses limites en face de la Foi, ne craignons pas de lui accorder ses droits. A l'âge où les passions obscurcissent si souvent la conscience morale, que tout se réunisse, Philosophie et Religion, pour affermir les jeunes gens dans le bien : que toutes les voix s'élèvent pour les instruire, les exhorter, les défendre contre les sophismes de la corruption. Assez et trop longtemps l'École et l'Eglise ont été séparées par un antagonisme funeste. Il est temps qu'elles se donnent la main pour le salut du monde.

*L'Histoire*, Messieurs, est surtout la science de notre siècle. Quelques maîtres de génie nous ont appris à retrouver, à force d'impartialité et d'érudition, la vérité du passé. Replacés dans l'horizon de leur temps, les événements d'autrefois nous ont apparu avec une physionomie nouvelle. Le génie des divers peuples, le sens de leurs institutions, l'esprit des faits s'est manifesté de plus

en plus ; on a mieux connu, mieux compris le secret des siècles écoulés. L'histoire a dû prendre donc aujourd'hui une grande place dans nos études. Déjà depuis longtemps cet enseignement a été organisé dans nos Lycées sur de larges bases. Mais là encore, il faut bien que le maître se proportionne à l'âge de ses élèves. C'est ici que cet enseignement doit s'achever, en reprenant devant des esprits préparés déjà, et déjà mûris par la réflexion et par la vie, cette étude du passé, mais, pour pénétrer plus avant dans la pensée intime des événements, en suivre l'enchaînement mystérieux, et apprécier les circonstances qui ont influé sur la marche de la civilisation. Le professeur, cette année, en vous rappelant à l'histoire de Rome, s'attachera surtout à y étudier les révolutions d'opinions, les luttes des partis, la transformation des mœurs publiques et du caractère national, qui ont entraîné la ruine de la République et préparé l'établissement de l'Empire. Ne dédaignons pas, Messieurs, cette histoire de Rome, parce qu'elle a étonné et charmé notre enfance. Ne nous plaignons pas que les Grecs et les Romains continuent à régner dans nos écoles et nous détournent de l'histoire de notre pays. C'a été le privilège de ces peuples prédestinés, de n'avoir pas vécu seulement pour eux-mêmes, mais pour le genre humain, et de rester à jamais l'enseignement du monde. Ils sont nos vrais ancêtres dans la civilisation, et leur histoire est déjà notre histoire nationale.

Nos autres chaires appartiennent à l'enseignement des Lettres proprement dit. L'une est consacrée aux Lettres antiques, grecques et latines, l'autre aux Lettres françaises, et la troisième à la Littérature étrangère. Les deux premières s'appellent mutuellement. S'il est une nation moderne, en effet, qui ait particulièrement revendiqué l'héritage de l'antiquité classique, et qui ait justifié de sa prétention par l'éclat avec lequel elle en a repris la grande tradition, c'est la France. A nous l'honneur d'avoir continué la Grèce et Rome, et d'avoir eu, comme la Grèce et Rome, une littérature qui n'appartient pas seulement à notre nation, mais au monde entier. Là sont nos origines, nos modèles, nos inspirations ; et nous cesserions de comprendre les œuvres de notre littérature nationale, si nous laissions se rompre la chaîne de la tradition antique.

Cette année, le professeur de *Lettres anciennes*, remontant jusqu'au berceau de la Poésie hellénique, dont il recherchera les mystérieux rapports avec la Poésie sacrée de l'Inde, s'arrêtera surtout aux immortelles épopées d'Homère. Puis, de là, suivant le libre et naturel développement de l'art en cette terre aimée des Muses, il étudiera les religieuses origines du drame en Attique et ses grandes productions. C'est à ce jeune maître, Messieurs, qu'il appartient surtout, entre nous tous, de montrer combien aujourd'hui encore le séjour de la Grèce peut féconder l'étude de ses antiques monuments. Car c'est en Grèce qu'a commencé ce concert d'études communes et d'amitié entre nous tous, que le Ministre, par une faveur spéciale, a daigné réunir ici de nouveau, comme en une autre Athènes, pour nous associer en un commun enseignement. Mais M. Burnouf a prolongé plus que nous tous son séjour dans cette patrie des arts, commentant avec les lieux les œuvres des poètes, et apprenant à mieux saisir la secrète harmonie du génie d'un peuple et de ses productions avec la nature du pays où il a vécu. Ses leçons, partagées entre des expositions entièrement littéraires et l'interprétation des textes mêmes des auteurs anciens, s'adresseront, non pas seulement à ceux qui viennent se préparer ici à l'enseignement, mais à tous ceux encore dont la studieuse jeunesse s'est éprise pour tous ces doctes et aimables génies de l'antiquité, qui sont en possession depuis tant de siècles d'instruire et d'enchanter la terre. Ils apprendront ici à goûter davantage, dans son heureuse et puissante originalité, cet esprit Grec, qui d'instinct a trouvé le beau dans tous les genres, et laissé aux arts d'inimitables modèles. Rome apparaîtra à son tour, s'appropriant comme une conquête la civilisation de la Grèce, la transformant selon son fort et orgueilleux génie, la portant avec ses armes jusqu'aux extrémités du monde, et laissant partout une empreinte si puissante de sa pensée que toute notre vie moderne en est encore pleine.

La chaire de *Littérature française* ne fera presque que continuer cet enseignement. Car, depuis la Renaissance surtout, notre Littérature s'est développée sous la double inspiration de la pensée chrétienne et de l'art antique, qu'elle est parvenue à réconcilier dans une incomparable harmonie. C'est au glorieux siècle de

Louis XIV principalement que je m'arrêterai, en toute occasion, avec plus de complaisance. Rien n'égale encore, en effet, dans l'histoire du monde, cet admirable concert de grandes œuvres et de beaux génies. Il faut y revenir avec ardeur. Car, peut-être, le culte s'en était-il un peu affaibli parmi nous; affadis et gâtés par la lecture malsaine des œuvres contemporaines, peut-être ne goûtions-nous plus assez ces forts et sévères ouvrages qui font tant d'honneur à la nature humaine. Retournons à ces maîtres de la vie; réapprenons à les comprendre, à les sentir, à les aimer. Pour moi, j'en sens si vivement le besoin que, dès cette année même, où le Moyen Age doit faire l'objet principal de mon enseignement, j'ai voulu néanmoins réserver déjà une place à des lectures et à des études choisies dans les œuvres du grand siècle. J'y consacrerai particulièrement ma conférence du mardi. Le samedi seulement aura lieu la leçon d'Histoire littéraire, dans laquelle je me propose de vous exposer cette année le développement des Lettres françaises depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Renaissance. Car aujourd'hui, Messieurs, grâce à de doctes recherches, le Moyen Age nous est rendu. Relégué longtemps dans les ténèbres de la barbarie par les injustes dédains du XVI<sup>e</sup> siècle, éclipsé par les splendeurs du XVII<sup>e</sup>, insulté et méconnu par le XVIII<sup>e</sup>, il a reparu, à notre époque impartiale, dans toute sa grandeur. Dans cette poussière du passé, sous des formes et à travers une langue qui étonnent d'abord notre goût classique, on a retrouvé toute une littérature, toute une civilisation, avec ses livres de science, d'histoire, d'art et de poésie; on a reconnu que le siècle de saint Louis avait été pour le Moyen Age ce qu'est le siècle de Louis XIV pour les temps modernes. Aussi, désormais, n'est-il plus possible de faire l'histoire des lettres françaises, sans remonter au moins à l'époque des Croisades et de Philippe-Auguste.

La chaire de *Littérature étrangère* complète cet enseignement de notre Faculté : complément désormais indispensable. Car, le temps n'est plus, où la France, trop fière de son génie, affectait d'ignorer et de dédaigner tout ce qui se faisait à l'étranger, où Voltaire traitait Shakspeare de sauvage ivre, et souhaitait aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes. Il était plus commode pour notre vanité de mépriser, que de connaître. Mais au-

jourd'hui, que les barrières des peuples se sont abaissées, et qu'au delà de notre horizon, de nouveaux mondes de la pensée se sont ouverts pour nous, nous avons appris, après un premier étonnement, à mieux juger un génie autre que le nôtre, et à goûter avec une sympathique admiration les œuvres étrangères dans leur originalité. L'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, où le succès de nos armes nous a tour à tour entraînés, nous avaient montré leurs richesses littéraires : et cette conquête du moins nous devait demeurer. Car, si les armes reprennent souvent ce qui a été pris par les armes, les conquêtes de la pensée n'ont point de retour. Depuis 1815, en effet, les littératures des divers pays de l'Europe occidentale ne forment plus qu'une seule littérature, mais où c'est toujours l'ambition et l'orgueil de la France de garder le premier rang. Désormais donc, l'étude des langues et des littératures étrangères devait tenir une large place dans l'enseignement public. Et je ne doute pas que le jeune maître, à qui cette chaire a été confiée, et qui y débute sous les auspices d'un nom illustre déjà par son père, dans ce genre d'études, n'assure ici un succès durable à cet enseignement si varié et si curieux. M. Mézières commencera cette année sa revue des littératures étrangères par l'Italie, en s'attachant à l'histoire de la poésie italienne, depuis la renaissance jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en marquant surtout l'influence, qu'ont exercée sur son brillant développement les lettres et les arts retrouvés de l'antiquité. La Littérature italienne avait droit au premier hommage du jeune professeur. A son retour de Grèce, l'Italie a longtemps arrêté M. Mézières : c'est la patrie de prédilection de ses études. La poésie italienne, d'ailleurs, est la première dont la France ait subi l'influence. Car c'est l'Italie qui, dans le réveil des arts au XV<sup>e</sup> siècle, a devancé tous les peuples de l'Europe, en les éblouissant de ses splendeurs.

Tel est, Messieurs, dans son ensemble l'enseignement que notre Faculté offrira à la jeunesse de ce pays ? Puisse-t-il ne point rester au-dessous de votre attente, et justifier par son succès les espérances que vous avez fondées là-dessus, et l'empressement généreux de nos Magistrats municipaux à solliciter cette institution du Gouvernement, et à la doter d'une façon si libérale.

Nous nous mettons du moins à l'œuvre avec ardeur ; mais nous vous demandons, à tous en même temps, votre bienveillante coopération. L'État et la ville ont fondé l'établissement ; mais c'est à nous maintenant à fonder l'enseignement, à nous tous, auditeurs et maîtres. Car cette tâche est en commun, et nous nous devons un mutuel et assidu concours. Pour nous, vous nous trouverez toujours prêts à multiplier nos efforts, pour seconder les études d'une jeunesse laborieuse ; mais nous aimons aussi à compter sur elle. Qu'une Université ici ne soit pas une vaine parure pour la vanité d'une ville, mais une institution efficace, qui porte de vrais fruits. Quant à moi, j'ai foi dans notre avenir. Aussi, dès que nos Facultés de Nancy ont été décrétées, n'ai-je pas hésité à rompre des liens anciens et chers, qui m'attachaient à l'École normale et à la Faculté de Paris, pour venir m'associer à cette œuvre patriotique. Enfant de Nancy, élève de son Lycée, il m'est doux, après bien des années, de rentrer au milieu de vous ; et ce n'est pas sans émotion que je me retrouve dans cette salle, où je venais, écolier, recueillir mes premières couronnes, et devant les hommes qui ont guidé mes premiers pas dans la vie, et m'ont toujours suivi au loin de leur pieuse sollicitude. L'accueil qui m'attendait ici a dépassé encore mon espérance, et profondément touché mon cœur. Mon vœu est accompli, de venir poursuivre désormais ma carrière aux lieux où elle a commencé. J'ai reçu ici les premières semences d'instruction ; aujourd'hui, que la maturité est venue pour moi, je voudrais, dans ma reconnaissance, vous rapporter une plus ample moisson ; mais telle quelle, je suis heureux du moins de vous consacrer désormais, Messieurs, toutes mes études et toute mon ardeur.

